Harold, Harald, Guillaume et les autres : prétentions et prétendants à la succession d'Édouard le Confesseur (1042-1066)

Alban GAUTIER*

Le cours complexe des événements politiques et militaires de l'année 1066 en Angleterre a souvent été résumé à un affrontement entre trois prétendants désireux de s'assurer la domination sur le royaume des Anglais et de s'imposer comme le successeur du roi Édouard le Confesseur, mort le 5 janvier de la même année. Harold Godwineson, *earl* de Wessex, prit d'abord l'avantage et fut couronné dès le 6 janvier. Harald l'Impitoyable, roi des Norvégiens, tenta l'aventure à la fin de l'été, mais le 25 septembre, à la bataille de Stamford Bridge, il fut battu et tué par Harold. Celui-ci mourut à son tour le 14 octobre à la bataille de Hastings, en affrontant le duc Guillaume de Normandie. Le couronnement de ce dernier à Westminster le jour de Noël permit donc de clore à la fois l'année terrible et la succession d'Édouard.

Ce récit somme toute assez simple forme, avec quelques variantes, silences ou ajouts, une trame que partagent les principales sources narratives composées peu après la conquête normande de part et d'autre de la Manche, en latin ou en vieil anglais : les *Gesta* des deux Guillaume (de Poitiers et de Jumièges), la *Vita Ædwardi regis*, les différentes versions (C, D et E) de la *Chronique anglo-saxonne*[1], s'accordent malgré toutes leurs divergences sur ce canevas que reprirent à leur tour Eadmer de Cantorbéry, Jean de Worcester, Guillaume

* Normandie Univ, UNICAEN, CNRS, CRAHAM/MRSH, 14000 Caen, France.

1 Étant donnée la perspective essentiellement anglo-saxonne de cet article, je m'appuierai principalement sur les sources anglaises, qui évoquent abondamment, mais souvent à mots couverts, la question de la succession du roi Édouard : *The Life of King Edward Who Rests at Westminster, attributed to a monk of St Bertin*, F. Barlow (éd.), 2e éd., Oxford, Oxford University Press, 1992 ; *The Anglo-Saxon Chronicle : MS C*, K. O'Brien O'Keeffe (éd.), Cambridge, D. S. Brewer (The Anglo-Saxon Chronicle : A Collaborative Edition, vol. 5), 2000 [désormais *ASC* C] ; *The Anglo-Saxon Chronicle : MS D*, G. P. Cubbin (éd.), Cambridge, D. S. Brewer (The Anglo-Saxon Chronicle : A Collaborative Edition, vol. 6), 1996 [désormais *ASC* D] ; *The Anglo-Saxon Chronicle : MS E*, S. Irvine (éd.), Cambridge, D. S. Brewer (The Anglo-Saxon Chronicle : A Collaborative Edition, vol. 7), 2002 [désormais *ASC* E]. Le ms C de la *Chronique* s'achève en 1066 avec la bataille de Stamford Bridge ; les deux autres continuent jusqu'en 1080 (D) et 1154 (E). Les plus anciennes sources normandes, à savoir les *Gesta Guillelmi* de Guillaume de Poitiers et les *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, mentionnent seulement la promesse faite par Édouard à Guillaume et la désignation d'Harold par le roi sur son lit de mort ; elles

de Malmesbury, Wace et bien d'autres auteurs du XII^e siècle. L'unanimité des sources suggère que ce schéma, même s'il est très simplificateur, n'est foncièrement pas faux. Dans le feu de l'action de l'année 1066, sur les mers bordières de l'Angleterre comme sur les champs de bataille du royaume, la partie s'est pour l'essentiel jouée entre ces trois hommes, et les autres acteurs apparaissent le plus souvent comme de simples comparses. Sur le grand échiquier de la succession, celui qui voulait devenir roi devait essentiellement éliminer deux autres compétiteurs, et même l'historien le plus féru de spéculations contrefactuelles doit reconnaître qu'il est bien peu probable qu'un autre individu ait pu, à l'issue de cette année, s'emparer de la couronne anglaise.

Néanmoins, la succession d'Édouard le Confesseur ne saurait être résumée à une compétition entre Harold, Harald et Guillaume. En réduisant le « grand jeu » politique, diplomatique et militaire aux trois seuls acteurs majeurs, on court le risque de mal saisir les tenants et aboutissants de la conquête normande de l'Angleterre, à la fois dans les phases qui ont préparé l'événement (promesses faites par Édouard ou à lui attribuées, voyage et serment d'Harold en Normandie, préparatifs d'Harald et de Guillaume, etc.[2]) et dans celles qui l'ont suivi (relations de Guillaume avec l'aristocratie anglaise, affrontements survenus au cours des vingt années suivantes dans diverses régions d'Angleterre, mise en défense des côtes, enquête et compilation du *Domesday Book*, etc.[3]). En effet, tout au long de ces événements, chacun des trois prétendants majeurs n'a pas seulement eu à tenir compte des actions de ses deux principaux concurrents ; ils ont aussi agi et réagi de manière à contrer les prétentions ou à écarter de la scène d'autres figures, qui n'ont finalement pas eu – ou presque pas eu – la possibilité de faire valoir leurs droits et de faire jouer leurs propres potentialités[4].

Édouard n'a jamais eu d'enfant : aucun successeur « naturel » n'était donc disponible, et il semble qu'à plusieurs reprises le roi ait cherché à préparer sa succession[5]. Après la crise des années 1051-1052, au cours de laquelle il avait tenté d'écarter (et sans doute de répudier) son épouse Édith, puis avait été

n'accordent aucune place aux autres candidats potentiels. Enfin, la Tapisserie de Bayeux simplifie encore plus le récit en le réduisant à un affrontement entre deux concurrents, Harold et Guillaume.

2 Sur tous ces événements antérieurs et sur leur contexte, je me permets de renvoyer à mon article, A. Gautier, « Comment Harold prêta serment : circonstances et interprétations d'un rituel politique », *Cahiers de civilisation médiévale*, 55-1, 2012, p. 33-56. On y trouvera une bibliographie détaillée.

3 Sur l'action de Guillaume en Angleterre, on renverra désormais le lecteur à l'imposante biographie de D. Bates, *William the Conqueror*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2016 ; trad. fr. *Guillaume le Conquérant*, Paris, Flammarion, 2019.

4 Voir sur ce point l'importante contribution de S. Baxter, « Edward the Confessor and the Succession Question », dans R. Mortimer (dir.), *Edward the Confessor. The Man and the Legend*, Woodbridge, Boydell, 2009, p. 77-118, qui m'a été particulièrement utile dans la préparation du présent article.

5 C'est même, dans une certaine mesure, la grande affaire du règne, comme le rappelle sans cesse son biographe F. Barlow, *Edward the Confessor*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1970. La bibliographie sur la « question de la succession » est par conséquent très abondante.

contraint de la reprendre auprès de lui[6], il était devenu évident qu'Édouard n'aurait jamais de descendance et que sa mort allait entraîner des complications, voire des affrontements[7]. Désigner un successeur et faire valider cette désignation par les grands laïcs et ecclésiastiques était une solution qui, sans garantir une transition en douceur, aurait néanmoins permis à un des candidats potentiels de disposer le moment venu d'une position de force et d'arguments de poids. N'oublions pas que, malgré son long exil normand de près de trente années, Édouard était lui-même arrivé sans grande difficulté sur le trône en 1042, dans le cadre d'une succession préparée dès la fin de l'année précédente, quand son demi-frère le roi Harthacnut – peut-être à l'instigation de leur mère la reine Emma – l'avait invité à revenir en Angleterre et à faire partie de son entourage[8]. Il est donc assez logique que le roi ait cherché, d'une manière plus ou moins explicite et en s'efforçant de ne pas mettre en danger sa propre autorité, à peser sur sa succession en favorisant telle ou telle figure. Quel qu'ait été son contenu exact, la promesse qui fut probablement faite à Guillaume de Normandie au cours de la crise des années 1051-1052, et que rapportent avec complaisance les historiens normands, s'inscrit dans ce contexte[9] ; mais, comme on le verra, d'autres promesses ont sans doute été proférées, simultanément ou (comme c'est plus probable[10]) successivement ; il n'est pas impossible, enfin, que dans les dernières années de son règne le roi Édouard se soit désintéressé de la question, laissant à Dieu et à ceux qui lui survivraient le soin de la régler le moment venu[11]. En tout cas, à la mort du roi, plusieurs individus pouvaient se sentir légitimement en droit de revendiquer sa succession, et cela n'a pas manqué d'avoir lieu.

Prendre en compte, dans toute leur variété, l'ensemble de ceux qui auraient pu prétendre à la couronne anglaise, n'est évidemment pas une démarche

6 Sur ces événements, voir surtout *ibid*., ch. 6, intitulé de manière significative « The Revolution Undone ».

7 *Ibid*., p. 81-85, et S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit*., p. 85, rappellent que l'idée d'un mariage sans consommation entre Édouard et son épouse Édith est probablement une distorsion postérieure, de nature essentiellement hagiographique : tout indique que, dans les années 1040, on s'attendait à ce que le couple royal produise un héritier. En revanche, après 1051, cette perspective devint de moins en moins crédible.

8 Sur cet épisode et son contexte, voir J. R. Maddicott, « Edward the Confessor's Return to England in 1041 », *English Historical Review*, 119/3, 2004, p. 650-666.

9 La question de la promesse d'Édouard à Guillaume, de son historicité et de son contenu précis a été très souvent discutée par les modernes, parfois avec une bonne dose de mauvaise foi de part et d'autre. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder à nouveau ce sujet, pour lequel je renvoie à la brève mais efficace synthèse de T. Licence, « Edward the Confessor and the Succession Question: A Fresh Look at the Sources », *Anglo-Norman Studies*, 39, 2017, p. 113-127 (p. 113-114), qui observe qu'au cours des dernières décennies le doute est allé croissant.

10 S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit*., en particulier p. 81-82, présente dans ce sens des arguments convaincants.

11 S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit*., p. 117-118, rappelle à juste titre les mots que, selon la *Vita Ædwardi regis*, I, 1, éd. cit., p. 14, saint Pierre lui-même aurait adressés à Édouard : « *Regnum Anglorum est Dei ; post te prouidit sibi regem ad placitum suum*. » – « Le royaume des Anglais est à Dieu ; après toi, il s'est choisi un roi selon son bon plaisir. » (Sauf mention contraire, les traductions d'extraits de sources sont les miennes.)

nouvelle[12] ; on notera toutefois qu'elle a été mise en œuvre de manière particulièrement fructueuse, au cours des deux dernières décennies, dans diverses publications en langue anglaise. Je pense en particulier à la belle étude, déjà citée, de Stephen Baxter sur « Édouard le Confesseur et la question de la succession »[13]. Mais cet auteur étudie le problème du point de vue du roi : qui a-t-il favorisé, et avec quelles évolutions, au cours de son long règne ? La question que je tente d'explorer ici est en réalité différente, car je souhaite me placer du côté des compétiteurs effectifs ou potentiels : qui était en position, à un moment donné du règne, de prétendre à la succession d'Édouard, de faire valoir des droits ou de chercher à s'imposer ? Pour répondre à cette question, j'essaierai donc dans un premier temps de dresser la liste la plus exhaustive possible de ceux qui ont pu, ou qui auraient pu, chercher à succéder à Édouard le Confesseur, et qui en fin de compte ont renoncé, ont manqué le coche, ou sont restés trop marginaux pour pouvoir être identifiés comme des compétiteurs sérieux. Précisons d'emblée qu'il ne s'agira pas pour moi d'identifier ceux qui ont effectivement été prétendants en 1066, ni même ceux qui ont été identifiés comme tels par les acteurs ou par les sources avant ou après cette date. Je cherche plutôt à repérer ici tous ceux qui, pour une raison ou une autre, et en particulier à cause de leurs liens de parenté avec Édouard ou avec certains de ses prédécesseurs, *auraient pu* tenter de faire valoir des droits. Or, de manière fort intéressante, il apparaîtra que la plupart d'entre eux, y compris des parents assez proches, n'ont jamais été pressentis pour succéder à Édouard et n'ont jamais cherché à s'imposer. Ce tour d'horizon débouchera ainsi sur quelques brèves réflexions sur la nature de la succession royale dans l'Angleterre du XI^e^ siècle.

« CANDIDATS EMPÊCHÉS » ET « PETITS CANDIDATS »

En ces siècles centraux du Moyen Âge, l'accession d'un nouveau souverain au trône d'Angleterre ne ressemblait guère, *a priori*, à l'élection présidentielle au suffrage universel direct telle que la pratique la V^e^ République depuis 1965. Pourtant, le vocabulaire qu'utilisent aujourd'hui commentateurs et politologues pour décrire les candidats à la magistrature suprême peut avantageusement être repris pour caractériser la diversité des prétendants à la succession d'Édouard le Confesseur. Au cours des dernières décennies, l'usage journalistique s'est répandu de distinguer les « grands candidats » – à savoir ceux ou celles qui concourent effectivement à l'élection, que les sondages désignent comme vainqueurs potentiels, et parmi lesquels le président est

12 Ce souci est présent, par ex., dans le livre de S. Körner, *The Battle of Hastings. England and Europe, 1035-1066*, Lund, Gleerup, 1964, qui constitue peut-être l'étude la plus fouillée, en particulier du côté des prétendants scandinaves.

13 S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit*.

finalement élu – des « petits candidats » – ces prétendants qui, sans vraiment avoir de chance de l'emporter, figurent sur les bulletins, pèsent plus ou moins sur l'élection, et peuvent éventuellement négocier leur soutien entre les deux tours. À ceux-là, il convient d'ajouter un nombre important de « candidats empêchés », qui ont pu envisager de concourir et qui, pour diverses raisons, ont dû y renoncer et n'ont pas figuré sur les bulletins le jour de l'élection. Toutes choses égales par ailleurs – et pratiquement rien ne l'est, bien entendu – on peut considérer que la succession de 1066 s'est jouée entre trois « grands candidats » : les « petits candidats » et les « candidats empêchés », qui ne doivent pas être négligés, sont décrits dans les pages qui suivent[14].

Nous commencerons donc par évoquer tous ceux qui, pour bien des raisons, ont été « empêchés » de concourir en 1066. La première cause d'empêchement étant la mort, notre galerie des prétendants s'ouvrira donc par quelques figures décédées avant la fin du règne d'Édouard le Confesseur. En effet, six personnages auraient pu, à divers moments du règne, apparaître comme des héritiers présomptifs ; une mort prématurée les empêcha de participer à la compétition.

Magnus le Bon

Le premier individu à considérer nous amène d'emblée loin de l'Angleterre, jusqu'en Scandinavie. Dans la première moitié du XI^e^ siècle, le royaume des Anglais était pour ainsi dire pourvu de deux familles royales. La première et la plus ancienne était constituée par le lignage ouest-saxon des Cerdicingas, descendants de Cerdic, le conquérant mythique du Wessex au V^e^ siècle de notre ère : les Cerdicingas étaient ceux qui, à partir du règne d'Alfred le Grand à la fin du IX^e^ siècle, et plus encore sous ses fils et petits-fils, avaient rassemblé les diverses *prouinciae* de la *gens Anglorum* (pour utiliser des expressions qui avaient été celles de Bède le Vénérable au VIII^e^ siècle) en un unique *regnum Anglorum*. Mais ce royaume avait été conquis au milieu des années 1010 par les rois danois de la dynastie de Jelling : d'abord par Sweyn Barbe-Fourchue, qui avait brièvement régné dans les derniers mois de l'année 1013 ; puis par son fils Cnut le Grand, dont le long règne stable (1016-1035) avait imposé la dynastie danoise comme une seconde famille royale[15]. Son fils Harthacnut, né

14 Pour la plupart des personnages qui suivent (et, dans tous les cas, pour ceux dont la carrière fut essentiellement insulaire), il convient avant tout de se référer aux notices de l'*Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004 [désormais *ODNB* : je me réfère toujours à la version en ligne, URL : www.oxforddnb.com, consultée en avril 2018] : ces notices, rédigées par les meilleurs spécialistes, sont toutes pourvues d'une bibliographie de qualité.

15 Sur Cnut et sa dynastie, voir désormais la biographie de T. Bolton, *Cnut the Great*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2017.

de son union avec la reine Emma, avait donc régné après lui sur le Danemark (1035-1042) puis sur l'Angleterre (1040-1042)[16].

C'est dans ce contexte de la double monarchie anglo-danoise qu'un accord aurait été conclu avant 1039 sur l'île (aujourd'hui suédoise) de Brännö entre le jeune Harthacnut et son homologue norvégien Magnus le Bon (1036-1047) : accord de non-agression d'une part, entre deux rois dont les pères – respectivement Cnut le Grand et Olaf Haraldsson (mieux connu sous le nom de saint Olaf) – s'étaient constamment affrontés au cours de la décennie précédente ; accord successoral par ailleurs, entre deux jeunes princes qui n'avaient pas encore de fils pour leur succéder. En effet, selon les termes de l'accord, « en vivant plus longtemps [que son homologue], le survivant recevrait le royaume du défunt et posséderait les deux royaumes comme par droit héréditaire »[17]. L'historicité de ce « traité de Brännö » est discutée, car il n'est mentionné que dans des sources scandinaves assez tardives[18] ; mais Ian Howard a montré que, même si le contenu exact de l'accord ne peut être connu avec certitude, il est probable qu'un tel traité ait un fond historique et que des promesses réciproques aient été échangées, peut-être dès 1036, entre les deux rois[19]. De fait, après la mort de Harthacnut, Magnus parvint à s'imposer au Danemark, royaume sur lequel il régna jusqu'à sa propre mort en 1047. En revanche, l'Angleterre lui échappa au profit d'Édouard, demi-frère du défunt ; malgré les quelques soutiens dont il semble avoir disposé dans le royaume insulaire[20], il ne fut pas en mesure de revendiquer la couronne. Nul doute qu'il l'aurait fait si Édouard était lui-même mort dans les premières années de son règne. Au début du XII^e^ siècle, Jean de Worcester signale d'ailleurs que Magnus aurait officiellement protesté contre l'avènement d'Édouard et qu'il se serait

16 M. K. Lawson, « Harthacnut [Hardecanute] (c. 1018-1042), king of England and of Denmark », dans *ODNB*.

17 *Chronique de Roskilde*, cité par S. Körner, *The Battle of Hastings…, op. cit.*, p. 148 : « *qui diutius uiueret, superstes regnum defuncti acciperet duoque regna quasi hereditario iure possideret* ».

18 Ce « traité de Brännö » est principalement mentionné dans les grandes compilations historiques de la fin du XII^e^ et du début du XIII^e^ siècle, l'*Historia Norwegie* de Theodoricus Monachus, la compilation norvégienne *Ágrip*, la *Heimskringla* de Snorri Sturluson et ses « petites sœurs » légèrement antérieures, *Fagrskinna* et *Morkinskinna* ; la plus ancienne mention se trouve dans la *Chronique de Roskilde* (milieu du XII^e^ siècle). Voir S. Körner, *The Battle of Hastings…*, *op. cit.*, p. 145-149.

19 I. Howard, *Harthacnut. The Last Danish King of England*, Stroud, The History Press, 2008, p. 40-44. Sur ce type d'accords et sur les serments qui les accompagnent, voir aussi C. Morton et H. Muntz, « Oaths and Claims to the Crown of England in 1066 », dans *The Carmen de Hastingae Proelio of Guy Bishop of Amiens*, Eaed. (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1972, p. 55-72.

20 Parmi lesquels, curieusement, pourrait avoir figuré la reine Emma, mère des deux rois Harthacnut et Édouard ; l'hagiographe Goscelin de Saint-Bertin prétendait en tout cas à la fin des années 1080 que c'était en raison de son soutien à Magnus qu'Emma avait été privée de ses biens en 1043, sur ordre de son fils le roi Édouard : Goscelin, *Translatio sanctae Mildrethe uirginis*, ch. 18, D. Rollason (éd.), « Goscelin of Canterbury's Account of the Translation and Miracles of St Mildreth (BHL 5961/4): An Edition with Notes », *Medieval Studies*, 48, 1986, p. 139-210 (p. 176-177). Voir P. Stafford, *Queen Emma and Queen Edith. Queenship and Women's Power in Eleventh-Century England*, Oxford, Blackwell, 1997, p. 21 et 249-251.

lancé dans des préparatifs d'invasion[21] ; mais même si ce récit est vrai, il ne put jamais mettre en œuvre ses menaces.

En effet, Magnus le Bon mourut lui aussi très jeune[22], dès 1047 : son oncle Harald Sigurdarson, dit l'Impitoyable ou le Sévère (*harðráði*), lui succéda en Norvège (1047-1066), tandis qu'une branche apparentée à la dynastie de Jelling s'imposait à nouveau à la tête du Danemark en la personne de Sweyn, fils d'Estrith, sœur de Cnut (1047-1076). Les prétentions dano-norvégiennes sur la couronne anglaises furent pour un temps mises en sommeil, d'autant plus que le pouvoir d'Édouard, relativement stable et en tout cas incontesté en Angleterre, aurait rendu aventureuse toute tentative dans cette direction. Mais ces prétentions n'étaient pas entièrement éteintes : on sait qu'Harald Sigurdarson fut un des trois « grands candidats » de l'année fatidique, et l'on verra Sweyn Estrithson réapparaître un peu plus loin.

Godwine de Wessex

Le second individu à prendre en compte est l'*earl* Godwine de Wessex, homme fort du royaume pendant toute la première moitié du règne[23]. Faiseur de rois, il avait joué un rôle trouble, mais visiblement essentiel, dans l'élimination en 1036 du jeune prince Alfred, frère cadet d'Édouard ; confirmé dans ses pouvoirs et ses immenses possessions par les rois Harold Pied-de-Lièvre, Harthacnut et Édouard, c'est pratiquement sous sa tutelle que le règne du Confesseur avait commencé[24]. Mais au-delà de ce rôle de mentor et de principal ministre du jeune roi, Godwine ne saurait être écarté de l'examen de la succession elle-même. Père de l'épouse du roi, grand-père de ses petits-enfants à venir (et qui ne vinrent jamais[25]), Godwine était lui-même lié à la dynastie danoise : par son mariage avec Gytha[26], une noble danoise dont le frère Ulf Thorgilsson avait épousé Estrith, la sœur du roi Cnut, il n'était pas dépourvu de légitimité dynastique[27].

---

21 Jean de Worcester, *Chronicon ex chronicis*, *s. a.* 1045, dans *The Chronicle of John of Worcester*, R. R. Darlington et P. McGurk (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1995, t. II p. 542-543.

22 Il n'avait probablement pas plus de 25 ans.

23 A. Williams, « Godwine [Godwin], earl of Wessex (d. 1053) », dans *ODNB*. Sur Godwine et sa famille, voir F. Barlow, *The Godwins. The Rise and Fall of a Noble Dynasty*, Harlow-Londres, Longman, 2002, et E. Mason, *The House of Godwine. The History of a Dynasty*, Londres-New York, Hambledon Press, 2004.

24 Pour un réexamen des toutes premières années du règne et des relations entre Godwine et Édouard, on lira avec profit S. Keynes et R. Love, « Earl Godwine's Ship », *Anglo-Saxon England*, 38, 2009, p. 185-223.

25 S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit*., p. 82-85.

26 A. Williams, « Godwine… », *op. cit*. : voir le paragraphe intitulé « Gytha and the Godwine Family after the Conquest ».

27 Cette proximité de la famille de Godwine avec la maison royale de Danemark est soulignée avec insistance, à propos d'Harold, par I. Howard, « Harold II: A Throne-Worthy King », dans G. R. Owen-Crocker (dir.), *King Harold II and the Bayeux Tapestry*, Woodbridge, Boydell, 2005, p. 35-52 ; elle vaut évidemment pour son père Godwine.

Cette double parenté par alliance ne faisait certes pas de Godwine un descendant des rois ouest-saxons ou anglo-danois, porteur de la légitimité du sang royal, mais il me semble qu'on peut néanmoins supposer que, si Édouard était mort avant 1050, voire encore en 1052, son puissant beau-père aurait probablement figuré au premier rang des prétendants. Le fait qu'Harold, qui n'avait pas plus de sang royal que son père, ait finalement succédé à Édouard, montre que cette supposition n'est pas pure spéculation. Mais l'*earl* mourut en avril 1053 : son fils aîné Sweyn était mort l'année précédente, et n'aurait donc jamais pu figurer parmi les prétendants ; en revanche, ses autres fils héritèrent de sa position, de sa généalogie et de ses potentialités. On les retrouvera, logiquement, un peu plus loin.

Beorn Estrithson

On vient d'évoquer à deux reprises la figure d'Estrith, la sœur de Cnut de Grand, épouse du *jarl* Ulf Thorgilsson, mort en 1026. De leur union étaient nés Sweyn, qui fut roi des Danois, mais aussi Beorn[28], qui fit carrière en Angleterre dans l'entourage de son cousin germain Harthacnut. Il resta dans l'île après la mort de ce dernier et servit son successeur Édouard le Confesseur, qui lui confia l'un des grands commandements militaires et administratifs que l'on désigne sous le nom d'*earldoms*[29]. Beorn fut donc placé autour de 1045 à la tête d'un ensemble de comtés situés au nord-ouest de Londres. Cousin germain du prédécesseur d'Édouard, pourvu d'un commandement militaire et civil important, bien en cour auprès du roi et (à partir de 1047) frère du roi des Danois, Beorn aurait pu se poser en successeur potentiel, peut-être même le mieux placé de tous à ce moment du règne. Est-ce pour cette raison, ou pour d'autres qui nous échapperont à jamais, qu'il fut assassiné en 1049 par Sweyn Godwineson, le fils aîné de l'*earl* de Wessex ? En tout cas, le fait qu'il ait été enseveli à Winchester, près de la tombe de son oncle maternel le roi Cnut, montre qu'il était perçu comme un membre à part entière de cette lignée royale.

Les fils d'Estrith avaient par ailleurs un frère, Osbeorn – probablement plus jeune, mais dont il n'est pas sûr qu'il ait eu la même mère qu'eux[30] –, qui avait lui aussi entamé une carrière en Angleterre. Le meurtre de son frère (ou demi-frère) Beorn l'aurait amené à fuir le royaume et à se réfugier

28 A. Williams, « Beorn Estrithson, earl (d. 1049) », dans *ODNB*.

29 Sur les *earldoms* pendant le règne d'Édouard, on peut s'appuyer sur les cartes insérées sous forme de cahier en couleurs dans l'article de S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit*., p. 116-117.

30 A. Williams, « Beorn Estrithson… », mentionne en particulier le témoignage (à vrai dire assez confus) d'Adam de Brême, qui signale à deux reprises qu'Ulf et Estrith eurent deux fils, à savoir Sweyn et Beorn, mais qui signale aussi l'existence d'Osbeorn. Voir Adam de Brême, *Gesta pontificum Hammaburgensis ecclesiae*, II, 54 et III, 14, dans *Adam de Brême, Histoire des archevêques de Hambourg, avec une Description des îles du Nord*, J.-B. Brunet-Jailly (trad.), Paris, Gallimard, 1998, p. 104 et 134-135.

au Danemark auprès de son autre frère, Sweyn : il allait dès lors soutenir les ambitions de ce dernier[31]. Je ne retiens donc pas l'évanescent Osbeorn parmi les compétiteurs envisageables pour la succession d'Édouard.

Raoul le Timide

Un autre *earl*, dans les veines de qui coulait également le sang royal qui manquait à Godwine et aux siens, doit être mentionné. Raoul de Mantes, surnommé le Timide[32], neveu d'Édouard, joua lui aussi un rôle important, en particulier au début des années 1050.

Sa mère Godgifu (ou Gode), seule femme dont les prétentions méritent d'être relevées ici, était elle-même la sœur du roi – sa sœur au sens plein du terme, fille comme lui du roi Æthelred II et d'Emma de Normandie. Malgré cela, il ne me semble pas non plus qu'elle puisse être retenue. En effet, si l'on excepte le cas très particulier de l'autorité exercée – sans titre royal – par Æthelflæd sur les Merciens (911-918)[33], le principe même d'un règne féminin semble avoir été exclu à la tête du royaume des Anglais : entre le très bref règne (peut-être en partie fictif) de Saexburh en 674 et la fin du règne d'Henri I^er^, qui fit (sans succès) de sa fille Mathilde son héritière, aucune succession féminine ne semble avoir été envisagée. On en déduira que Godgifu n'était pas une héritière crédible, et seul un de ses époux ou de ses fils aurait pu être en mesure de représenter ses droits. De la même manière, Estrith, sœur de Cnut, avait transmis ses droits à ses fils, mais n'apparaît jamais au premier plan. De toute manière, Godgifu mourut dans les premières années du règne d'Édouard[34]. Quant à Dreux, comte de Vexin (1027-1035), époux de Godgifu et père de Raoul, il était mort en 1035, et ne peut donc être compté au nombre des compétiteurs potentiels.

Édouard fit venir Raoul auprès de lui en Angleterre dès avant le début de son règne. Il favorisa sa carrière en lui confiant, comme à Beorn, un *earldom*, en l'occurrence dans l'est des Midlands, autour de Hereford. Édouard a sans doute promu son neveu pendant la crise de 1051-1052, au moment où il venait de rompre avec Godwine et sa famille, ce qui pourrait indiquer une volonté de remplacer la puissante famille (momentanément) déchue par un parent de confiance, qui aurait éventuellement pu lui succéder. Néanmoins, aucun indice dans la documentation ne laisse supposer que le roi ait regardé Raoul

31 On le verra en particulier mener l'expédition danoise contre les côtes anglaises de 1069 : voir *ASC* E, *s. a.* 1069.

32 A. Williams, « Ralph [called Ralph the Timid], earl of Hereford (d. 1057) », *ODNB*.

33 M. Costambeys, « Æthelflæd [Ethelfleda] (d. 918) », dans *ODNB*.

34 A. Williams, « Ralph… », *op. cit.*, rappelle qu'elle était déjà morte en 1049.

comme son successeur : les sources ne le qualifient jamais d'*ætheling*[35], et il n'a pas souscrit les diplômes royaux en position plus privilégiée que les autres *earls*. Ajoutons que cette relative marginalité de Raoul n'a pas changé après 1052, quand il est devenu clair que le couple royal n'aurait pas d'enfant. Ses revers militaires de l'année 1055 face aux Gallois et à l'*earl* rebelle Ælfgar de Mercie – qui lui valurent dans l'historiographie le surnom infamant qui est le sien – l'ont peut-être disqualifié dès avant sa mort, qui survint en 1057.

Raoul laissait un fils en bas âge, nommé Harold, qui ne semble pas avoir été envisagé comme un héritier possible du roi. La reine Édith se chargea de son éducation[36], ce qui laisse entendre que sa parenté avec le souverain était reconnue ; mais il ne fut jamais mis en avant par son grand-oncle, d'autant qu'il était encore jeune dans les dernières années du règne.

Édouard l'Exilé

La faiblesse de la position de Raoul de Mantes – et peut-être aussi la force de celle de Godwine – est bien démontrée par le fait que, dès l'année 1054, l'archevêque Ealdred d'York fut envoyé auprès de l'empereur germanique Henri III pour s'enquérir de ce que devenait un autre de ses neveux, exilé depuis de nombreuses années en Hongrie[37]. Fils d'Edmond Côtes-de-Fer, demi-frère du roi[38], Édouard l'Exilé[39] était de fait un *ætheling* sans défaut : fils et petit-fils de roi, dans la force de l'âge (il avait sans doute une quarantaine d'années), il était marié à une princesse nommée Agathe, probablement apparentée à l'empereur[40], qui lui avait donné au moins trois enfants : deux filles, Christine et Marguerite, et un fils, Edgar.

Édouard l'Exilé apparaissait donc à maints égards comme le candidat idéal. Pourvu d'une ascendance impeccable, il promettait d'assurer pour l'avenir la descendance royale nécessaire à la stabilité du royaume. Surtout, sa

35 Ce terme (qui correspond au latin *clito*) était généralement réservé aux fils de rois et ne préjugeait pas de la succession puisqu'il était accordé à tous les fils ; mais on verra plus loin, avec le cas d'Edgar, que sous le règne d'Édouard, le sens avait légèrement évolué et pouvait désigner un parent plus éloigné du souverain. Voir l'étude classique de D. N. Dumville, « The *ætheling* : A Study in Anglo-Saxon Constitutional History », *Anglo-Saxon England*, 8, 1979, p. 1-33.

36 P. Stafford, *Queen Emma and Queen Edith*, *op. cit.*, p. 269, citant le *Domesday Book*, fol. 129v.

37 Sur cette mission diplomatique d'Ealdred, on lira en français V. Ortenberg West-Harling, « Un prince-évêque anglo-saxon au xie siècle : l'archevêque d'York Ealdred », dans A. Gautier et S. Rossignol (dir.), *De la mer du Nord à la mer Baltique. Identités, contacts et communications au Moyen Âge*, Villeneuve-d'Ascq, CEGES-Université Lille 3, 2012, p. 143-157.

38 Edmond Côtes-de-Fer était le fils d'Æthelred II et de sa première épouse, et donc le demi-frère d'Édouard le Confesseur : il régna entre avril et novembre 1016.

39 M. K. Lawson, « Edward *ætheling* [called Edward the Exile] (d. 1057) », dans *ODNB*, et S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, p. 96-98. L'étude de S. Keynes, « Edward the Ætheling », dans R. Mortimer (dir.), *Edward the Confessor..., op. cit.*, p. 41-62, porte surtout la jeunesse d'Édouard.

40 C'est ce qu'indique *ASC* D, *s. a.* 1067 ; des sources tardives sont plus précises, sans qu'on puisse vérifier avec certitude les diverses parentés signalées.

désignation comme héritier putatif aurait probablement rencontré l'assentiment unanime des grands et aurait donc permis de créer ce qui manquait le plus après la crise de 1051-1052 : un consensus au sein de l'aristocratie. Il n'est donc pas étonnant qu'Édouard et ses conseillers – au nombre desquels il faut compter Harold, qui venait de succéder à son père à la tête de l'*earldom* de Wessex[41] – n'aient pas ménagé leurs efforts pour le faire revenir en Angleterre après ses quarante années d'exil, et y soient finalement parvenus.

Mais l'*ætheling* mourut quelques jours après son arrivée dans l'île, sans même avoir pu rencontrer le roi. Il fut enseveli dans la cathédrale Saint-Paul de Londres, aux côtés de son grand-père Æthelred II – preuve, s'il en fallait, qu'il était effectivement considéré comme un membre à part entière du lignage royal, et un héritier putatif des plus sérieux[42]. Comme devait plus tard le noter avec chagrin le compilateur du manuscrit D de la *Chronique anglo-saxonne*, proche de l'archevêque Ealdred, la mort de l'Exilé fut le principal tournant de la succession, car elle rouvrait le champ des possibles et laissait présager un avenir enténébré :

« Nous ne savons pas pour quelle raison il advint qu'il ne put voir [le visage] de son parent le roi. Hélas ! Ce fut là un sort bien pitoyable et dommageable pour tout ce peuple, qu'il mourût aussi vite après son retour en Angleterre, pour le malheur de ce pauvre peuple »[43].

Gautier III de Vexin

La disparition subite et prématurée d'un candidat potentiel peut évidemment sembler suspecte, mais en l'absence de mentions explicites dans les textes contemporains des faits, il serait d'assez mauvaise méthode d'aller soupçonner certains prétendants d'avoir éclairci le chemin devant eux. Dans un cas, cependant, une source suggère qu'un parent d'Édouard le Confesseur a pu être écarté de manière assez peu naturelle.

Orderic Vital mentionne en effet une rumeur selon laquelle Gautier III de Mantes, comte de Vexin (1035-1063), frère aîné de Raoul le Timide et donc neveu du roi, aurait été victime en 1063 d'un empoisonnement ourdi par ses ennemis[44] ; or l'« ennemi » le plus résolu de Gautier, celui qui avait le plus

41 La visite d'Harold sur le continent en 1056 était probablement liée à la préparation du retour de l'*ætheling* : voir P. Grierson, « A Visit of Earl Harold to Flanders in 1056 », *English Historical Review*, 51/1, 1936, p. 90-97.

42 T. Licence, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, p. 119.

43 *ASC* D, *s. a.* 1057, éd. cit., p. 75 : « *Ne wiston we for hwylcan intingan þæt gedon wærð, þæt he ne moste his mæges Eadweardes cynges <…> geseon. Wala, þæs wæs hreowlic sið 7 hearmlic eallre þissere þeode, þæt he swa raðe his lif geendade, þæs þe he to Englalande com, for ungesælhðe þissere earman þeode* ».

44 Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, dans *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, M. Chibnall (éd.), Oxford, Oxford University Press, 1969, vol. 2, p. 118-119 et p. 312.

intérêt à le voir mourir, n'était-il pas le duc Guillaume de Normandie, qui le retenait alors prisonnier dans son château de Falaise ? Il convient toutefois de rester prudent. Orderic Vital est connu pour sa propension à parler d'empoisonnement, et il faut prendre son témoignage pour ce que vaut une simple rumeur[45]. Surtout, Gautier de Vexin est mort à Falaise en même temps que son épouse Biota, alors qu'ils étaient tous les deux les « hôtes » de Guillaume – pour reprendre la plaisante expression d'Orderic. Or s'il est vrai que la simultanéité de ces deux décès peut apporter de l'eau au moulin de l'empoisonnement, ils interviennent dans un contexte qui n'est pas du tout celui de la succession d'Angleterre : ils doivent plutôt être replacés dans le cadre de la lutte pour le contrôle du Maine. Un peu plus de deux ans avant la mort du roi Édouard, la grande affaire qui monopolisait les efforts du Normand n'était pas la succession d'Angleterre, mais la mainmise sur la région située au sud de son duché. Or Biota, fille, sœur et tante des trois derniers comtes manceaux[46], et avec elle son époux Gautier de Mantes, étaient des prétendants très sérieux à leur succession, et ils s'étaient donné les moyens de leurs prétentions en s'alliant en particulier au comte d'Anjou Geoffroy le Barbu[47].

Le contexte manceau explique donc bien mieux l'hostilité possible de Guillaume à l'égard de Gautier et de Biota qu'une hypothétique concurrence pour le trône d'Angleterre. En réalité, dépourvu d'appui en Angleterre, où – à la différence de son frère Raoul – il n'avait jamais séjourné, le comte de Vexin n'aurait probablement pas pu s'imposer comme un candidat crédible à la succession de son oncle Édouard. Par conséquent, même s'il n'en avait pas été « empêché » par une mort prématurée et peut-être préméditée, il aurait au mieux figuré en 1066 parmi les « tout petits » candidats. Il reste que la nouvelle de sa disparition en 1063 a pu être reçue par Guillaume avec une certaine satisfaction : la voie était libre dans le Maine, mais c'était aussi une figure de moins dans la perspective de la succession anglaise.

Sweyn Estrithson et ses fils

La mort est, bien entendu, la principale raison qui a pu empêcher certains candidats d'entrer dans la compétition au lendemain de la mort du Confesseur. Mais d'autres ont pu, en raison de diverses circonstances, renoncer à concourir

45 Voir le long appendice que consacre à cette question D. C. Douglas, *William the Conqueror. The Norman Impact upon England*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1964, p. 408-415 : « On Poisoning as a Method of Political Action in Eleventh-Century Normandy ».

46 Biota était la fille d'Herbert I[er] (1017-1035), la sœur d'Hugues IV (1035-1051), et la tante d'Herbert II (1051-1062), dont la mort avait déclenché la crise de succession.

47 Sur cette affaire, et sur tout ce qui concerne la question de la succession du Maine, je renvoie à D. Bates, *William the Conqueror*, *op. cit.*, p. 182-187.

personnellement. Sweyn Estrithson[48], qui régnait depuis 1047 sur le Danemark, était, tout autant qu'Harald Sigurdarson, héritier des prétentions de Magnus le Bon et de l'accord (probablement) conclu entre ce dernier et le roi Harthacnut. Son attitude dans les années qui suivirent la conquête normande montre qu'il n'avait en rien renoncé à son droit à la succession. Et de fait, à plusieurs reprises au cours des vingt-et-un ans que dura le règne de Guillaume le Conquérant en Angleterre, Sweyn puis, après sa mort en 1076, ses fils[49], armèrent des flottes et envoyèrent des hommes en Angleterre dans le but d'en déloger le nouveau roi normand. L'expédition que préparait en 1086 le roi Cnut IV, fils et second successeur de Sweyn, fut prise suffisamment au sérieux par Guillaume pour que ce danger figurât parmi les raisons qui l'incitèrent, pendant la dernière année de son règne, à ordonner la grande enquête dont le *Domesday Book* est le produit[50]. Ainsi, la menace réelle que firent peser les flottes danoises sur le pouvoir normand entre 1067 et 1087 montre que Sweyn et ses fils n'étaient en aucun cas des « petits candidats ».

Pourtant, comme à bien des candidats qui, dans une élection moderne, sont fortement pressentis, voire donnés gagnants, et qui finalement ne figurent même pas au scrutin, le *kairos* a manqué aux descendants d'Estrith. Sweyn et ses nombreux fils n'ont pas participé à la compétition au moment le plus décisif, c'est-à-dire au cours de l'année 1066.

Si, contrairement à son voisin et adversaire Harald de Norvège, Sweyn de Danemark n'a pas jugé bon de tenter l'aventure après la mort du Confesseur, c'est probablement pour deux raisons. D'une part, le fait qu'Harold Godwineson ait accédé au pouvoir sans difficulté, et avec le consentement de tous les grands du royaume, a pu le dissuader. La position d'Harold était à vrai dire excellente et pouvait apparaître inattaquable[51] ; les tentatives de ses deux principaux adversaires étaient réellement hasardeuses, comme le montrent la mort et la défaite d'Harald à Stamford Bridge, mais aussi la difficile victoire de Guillaume à Hastings, qui doit sans doute beaucoup à l'état d'épuisement des troupes d'Harold et aux hasards du combat. À cela s'ajoute le fait que le moment était particulièrement peu propice à une nouvelle tentative danoise sur l'Angleterre. L'année 1066 est en effet celle de la grande révolte des Abodrites, une fédération de peuples slaves du

48 Sur les revendications de Sweyn, voir en particulier S. Körner, *The Battle of Hastings…*, *op. cit.*, p. 138-145 et p. 154-157. On relèvera au passage le matronyme *Estrithson* qui lui est généralement accolé : l'extrême rareté de cet usage montre bien que le lien de parenté *via* la sœur de Cnut était valorisé par le roi des Danois. Sur celui-ci, voir désormais L. C. A. Sonne et S. Croix (dir.), *Svend Estridsen*, Viborg, Syddanske Universitetsforlag, 2016, en particulier les deux premiers chapitres, écrits par L. C. A. Sonne et N. Lund.

49 Cinq de ses fils succédèrent à Sweyn : Harald Hen (1076-1080) ; Cnut IV le Saint (1080-1086) ; Olaf Hunger (1086-1095) ; Erik Ejegod (1095-1103) ; et enfin Niels (1103-1134).

50 Le lien entre ces deux événements a depuis longtemps été fait, principalement en raison des rapprochements déjà opérés par *ASC* E, *s. a.* 1085. Voir en dernier lieu J. R. Maddicott, « Responses to the threat of invasion, 1085 », *English Historical Review*, 122/4, 2007, p. 986-997.

51 Ce point est souligné à juste titre par son biographe I. W. Walker, *Harold: The Last Anglo-Saxon King*, Stroud, Sutton, 1997.

nord-est de l'Allemagne actuelle, soumis en théorie aux empereurs germaniques mais sur qui les rois danois exerçaient une grande influence[52] : le soulèvement débuta au printemps 1066 et le prince chrétien Gottschalk, gendre et allié de Sweyn, fut tué le 7 juin[53]. Cette situation extrêmement instable sur la rive sud de la Baltique, à quelques encablures des îles danoises et du Jutland, exigeait du roi des Danois une attention redoublée… et laissait le champ libre au Norvégien, qui n'avait pas à craindre d'éventuelles entreprises danoises sur ses arrières.

Tostig Godwineson

Un autre développement qui peut entraîner le retrait d'un candidat est son ralliement à un prétendant mieux placé, susceptible de l'emporter et de lui assurer en cas de victoire certaines des positions de pouvoir auxquelles il aurait pu prétendre : comme beaucoup en ont fait le calcul, mieux vaut finir ministre que battu. Cela peut arriver à un « grand candidat » potentiel, mais aussi, sans doute plus souvent, aux « petits candidats ».

Tostig, troisième fils de Godwine et *earl* des Northumbriens[54], aurait probablement pu figurer parmi les grands, mais il finit par se rallier à Harald Sigurdarson, et il mourut avec lui à Stamford Bridge. Un an et demi plus tôt, pourtant, il apparaissait comme un candidat sérieux à la succession d'Édouard[55]. Il semble en effet – c'est du moins ce que laissent entendre des sources anglo-saxonnes, au premier rang desquelles la *Vita Ædwardi regis* – que, parmi tous les fils de Godwine, Tostig ait été celui qui jouissait de la plus grande faveur auprès du couple royal, et en particulier auprès de sa sœur la reine Édith[56]. Or le soutien de la reine et l'amitié du monarque représentaient des atouts essentiels dans la perspective de la succession ; ils pouvaient par exemple laisser présager une désignation *in articulo mortis*. Ajoutons à cela que Tostig avait fait ses preuves sur le champ de bataille lors des guerres galloises, puisqu'au cours des dernières années son frère Harold et lui avaient effacé dans le sang l'humiliation infligée aux armées anglaises à l'époque où Raoul de

52 G. Bührer-Thierry, « L'impossible construction d'un État chrétien des Abodrites », dans Ead., *Aux marges du monde germanique : l'évêque, le prince, les païens (viii^e^-xi^e^ siècles)*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 237-249.

53 La principale source est ici encore Adam de Brême, *Gesta pontificum Hammaburgensis ecclesiae*, III, 50, trad. cit., p. 164.

54 W. M. Aird, « Tostig, earl of Northumbria (c. 1029-1066) », dans *ODNB*.

55 S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, p. 103-109. A. F. J. van Kempen, « The Mercian Connection, Harold Godwineson's Ambitions, Diplomacy and Channel-Crossing, 1056-1066 », *History. The Journal of the Historical Association*, 94/1, 2009, p. 2-19, développe avec talent la théorie des espérances de Tostig.

56 La *Vita Ædwardi regis*, écrite sous le patronage de la reine Édith, se livre à un éloge appuyé des deux frères, mais plus particulièrement de Tostig. On notera cependant qu'E. M. Tyler, *England in Europe. English Royal Women and Literary Patronage, c. 1000-c. 1150*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2017, p. 171-174, estime que cet éloge est en partie au moins ironique et que l'auteur cherche surtout à défendre la position de la reine.

Mantes avait connu la défaite. Tostig était aussi l'époux de Judith de Flandre, la sœur du comte Baudouin V, qui pouvait avoir intérêt à soutenir ses prétentions[57]. Enfin, la position de son frère Harold pouvait apparaître fragilisée par sa propre humiliation en Normandie, où les circonstances l'avaient contraint à prêter un serment à Guillaume – serment dont le contenu exact n'est pas connu avec certitude, mais qui concernait très probablement la succession au trône[58].

Quelques mois avant la mort d'Édouard, et alors que celui-ci commençait à montrer des signes de faiblesse, toutes ces raisons pouvaient donc converger pour faire de Tostig un meilleur candidat à la succession et pour lui accorder la priorité sur son aîné Harold. La compétition tragique qui couvait peut-être depuis quelques années – « discorde maléfique née d'un désastre entre frères »[59] – n'éclata ouvertement qu'à l'automne 1065, à l'occasion d'une révolte des Northumbriens contre leur *earl*. La défaite de Tostig – non pas sur le champ de bataille, mais à la cour et dans la faveur d'Édouard[60] – entraîna au début du mois de novembre sa destitution et son exil : il se réfugia en Flandre avec femme et enfants. Deux mois plus tard, au moment crucial de la mort du roi, Tostig était donc éloigné de la scène et n'a pas pu être mis en avant par la reine, le roi, ou toute autre personne qui aurait pu le soutenir.

Pendant les premiers mois de l'année 1066, Tostig tenta néanmoins de jouer son propre jeu en harcelant avec sa flotte les côtes de l'Angleterre, probablement depuis des bases flamandes. Les échecs qu'il rencontra alors l'amenèrent à chercher le soutien de plus puissant que lui, et donc à renoncer à concourir en son nom propre. N'ayant pas réussi à convaincre Guillaume de Normandie (qui, par son épouse Mathilde, était pourtant le neveu par alliance de sa propre épouse Judith[61]), il tenta sans plus de succès d'intéresser à sa cause le roi des Écossais Malcolm III (1058-1093)[62], et peut-être aussi Sweyn Estrithson lui-même[63]. Il se rallia finalement à Harald l'Impitoyable, dont la victoire lui aurait permis de retrouver ses titres et possessions, en Northumbrie et dans le reste du royaume, et de devenir l'un des « poids lourds » du nouveau régime.

57 A. F. J. van Kempen, « The Mercian Connection », éclaire bien la dimension flamande des événements de 1064-1066.

58 A. Gautier, « Comment Harold prêta serment », *op. cit.*

59 *Vita Ædwardi regis*, I, 5, éd. cit., p. 58 : *discors uitium fraternis cladibus ortum*.

60 Sur ces événements, rapportés avec force détails par les principales versions de la *Chronique anglo-saxonne*, voir F. Barlow, *Edward the Confessor*, *op. cit.*, p. 235-239.

61 L'alliance avortée entre Tostig et Guillaume est mentionnée par Guillaume de Jumièges, puis par Orderic Vital, qui développe l'épisode : voir D. Bates, *William the Conqueror*, *op. cit.*, p. 223-224.

62 Le mariage entre Malcolm III et Marguerite, fille de l'*ætheling* Édouard l'Exilé, date de 1070 : il ne saurait donc figurer parmi les candidats potentiels en 1066.

63 C'est en tout cas ce que prétend au XIII^e^ siècle Snorri Sturluson, *Haralds saga Sigurðarsonar*, ch. 78, dans *La saga de Harald l'Impitoyable*, R. Boyer (trad.), Paris, Payot, 1979, p. 123 : Snorri ne manque pas de rappeler que Sweyn et Tostig étaient parents par l'intermédiaire de Gytha, sœur d'Ulf et épouse de Godwine.

Gyrth Godwineson et Leofwine Godwineson

Si Harold et Tostig doivent être tous deux comptés au nombre des prétendants, qu'en est-il des autres fils de Godwine ? Le plus jeune, Wulfnoth, était clairement hors-jeu puisqu'il était depuis le début des années 1050 otage de Guillaume de Normandie. En revanche, Gyrth et Leofwine[64] avaient eu, à l'instar de leur père et de leurs deux aînés, de belles carrières dans l'entourage royal ; ils partageaient évidemment leurs manques et leurs atouts généalogiques. Depuis 1057 en effet, Gyrth était *earl* en Est-Anglie, tandis que Leofwine avait hérité de l'*earldom* de Beorn Estrithson au nord-est de Londres, et peut-être aussi d'une autorité dans le Surrey et le Kent.

Le moment venu, les deux cadets n'auraient cependant pu être que de « tout petits candidats », dépourvus du soutien dont a joui leur frère Harold : leur position subalterne à l'égard de celui-ci est bien marquée dans le *Domesday Book*, où ils n'apparaissent que comme des propriétaires terriens de second rang, tandis qu'Harold est un des premiers seigneurs fonciers du royaume. Leur ralliement à Harold était donc attendu ; plutôt que de risquer une candidature perdue d'avance, leur intérêt était de soutenir celui qui les maintiendrait dans leurs fonctions et qui ferait même progresser leur carrière. Leur mort à Hastings aux côtés d'Harold s'inscrit logiquement dans la continuité de cette fidélité.

Eustache II de Boulogne

Même s'il peut sembler moins naturel, le soutien apporté à Guillaume de Normandie par Eustache II, comte de Boulogne[65], est assez comparable. En effet, Eustache entretenait lui-même une proximité avec la famille royale anglaise puisqu'il était le second époux de Godgifu, la sœur du roi Édouard, qu'il avait épousée en 1036, après la mort de son premier mari Dreux de Vexin. Certes, Eustache n'était pas aussi investi outre-Manche que l'avait été son beau-fils Raoul de Mantes, mais il avait entretenu des relations diplomatiques avec son beau-frère et lui avait rendu visite, en particulier à l'orée de la crise de 1051-1052, que son passage à Douvres avait même précipitée[66]. En outre, son comportement au cours des années 1050 et au début des années 1060 témoigne d'une hostilité persistante (traditionnelle dans son lignage) envers

64 A. Williams, « Gyrth, earl of East Anglia (d. 1066) », et Ead., « Leofwine, earl (d. 1066) », dans *ODNB*.

65 H. Tanner, « Eustace (II) [Eustace aux Gernons], count of Boulogne (d. c. 1087) », dans *ODNB* ; Ead., « The Expansion of the Power and Influence of the Counts of Boulogne under Eustace II », *Anglo-Norman Studies*, 14, 1991, p. 251-286.

66 F. Barlow, *Edward the Confessor*, *op. cit.*, p. 97-114.

la Normandie[67]. Tout cela aurait pu l'amener à tenter lui-même l'aventure, ou du moins à rester neutre en observant la situation pour mieux s'insérer dans le jeu à un moment plus propice. De fait, sa tentative de coup de main sur Douvres en 1067, au lendemain de la conquête normande, montre qu'il ne s'est jamais désintéressé des affaires anglaises et qu'il a pu nourrir des ambitions personnelles.

Il reste qu'à l'été 1066, Eustache s'est rallié à Guillaume, qu'il a secondé pendant sa campagne et sur le champ de bataille d'Hastings – comme en témoigne de manière éloquente la Tapisserie de Bayeux[68]. En réalité, la position du comte de Boulogne en 1066 n'était guère favorable à une candidature au trône d'Angleterre. Son épouse Godgifu, à qui il aurait pu devoir ses prétentions, était déjà morte depuis quelques années ; en outre, il n'avait pas eu d'enfant avec elle, ses fils étant nés de sa seconde épouse Ide, fille du duc de Basse-Lotharingie. Sally Harvey estime que les tentatives d'Eustache sur Douvres pendant la crise de 1051-1052 étaient plus probablement motivées par une volonté de se procurer un point d'appui sur l'autre rive du pas de Calais et de contrôler ainsi les échanges commerciaux dans la partie orientale de la Manche que par celle de se positionner pour la succession[69]. Il faut probablement lire l'action de 1067 dans le même sens, car les sources qui rapportent cet événement ne mentionnent jamais la parenté par alliance d'Eustache avec le roi Édouard et n'y voient donc pas l'origine ou la justification de ses ambitions : Guillaume de Poitiers voit dans la haine des Normands et dans la proximité géographique entre Boulogne et Douvres les principales causes de l'étonnant rapprochement entre Eustache et les rebelles[70] ; quant au manuscrit D de la *Chronique anglo-saxonne*, il ne signale cette parenté qu'à l'occasion de la première affaire de Douvres en 1051, mais ne mentionne pas celle de 1067[71].

Eustache attendait surtout de son ralliement *in extremis* au Normand des bénéfices matériels en Angleterre même, où la famille de Godwine avait opposé une résistance efficace à ses ambitions, en particulier en 1051-1052. Et de fait, le *Domesday Book* montre que, même si les récompenses ne furent peut-être pas à la hauteur de ses espérances, il retira un profit substantiel de sa participation à la conquête dans le camp du vainqueur : quelques années après sa tentative malheureuse sur Douvres, Guillaume lui rendit une bonne partie des terres qu'il lui avait confisquées, et le comte de Boulogne resta ainsi une figure

67 H. Tanner, *Families, Friends and Allies. Boulogne and Politics in Northern France and England, c. 879-1160*, Leyde-Boston, Brill, 2004, en particulier le ch. 3.

68 Si du moins c'est bien le nom *E[VSTAT]IVS* qui apparaît au registre supérieur de la scène n° 55 : ce fragment de la tenture est fortement restauré.

69 S. Harvey, « Eustace II of Boulogne, the Crisis of 1051-2 and the English Coinage », dans D. Roffe (dir.), *The English and their Legacy, 900-1200. Essays in honour of Ann Williams*, Woodbridge, Boydell, 2012, p. 149-157.

70 Guillaume de Poitiers, *Gesta Guillelmi*, II, 47, dans *The Gesta Guillelmi of William of Poitiers*, R. H. C. Davis et M. Chibnall (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1998, p. 182.

71 *ASC* D, *s. a.* 1052 (*recte* 1051), éd. cit., p. 70.

influente de part et d'autre du pas de Calais et un des propriétaires les plus riches d'Angleterre[72]. À moyen terme, la stratégie adoptée par Eustache, c'est-à-dire son choix de ne pas faire valoir ses droits et de soutenir la candidature du duc de Normandie, s'avéra donc plutôt payante puisqu'elle fit de lui, plus encore qu'auparavant, un partenaire incontournable des échanges trans-Manche entre Angleterre, Flandre et Normandie.

Edgar ætheling

Le dernier personnage qu'il convient d'examiner ici pourrait être désigné à la fois comme le « plus grand des petits candidats », comme le « candidat empêché par excellence ». Il est en effet le seul qui, en dehors des trois habituellement mis en avant dans le récit des événements, a effectivement concouru en 1066. On a dit plus haut que le roi Édouard avait un temps envisagé de reconnaître pour successeur son neveu Édouard l'Exilé, fils de son demi-frère Edmond Côtes-de-Fer. La mort prématurée de l'*ætheling* exilé, quelques semaines après son retour sur le sol anglais, avait empêché ce plan d'arriver à une maturité suffisante pour peser durablement sur la succession. Mais l'Exilé laissait une épouse, Agathe, et trois enfants, dont un fils pourvu d'un nom royal, Edgar[73].

Le jeune homme bénéficiait évidemment d'une ascendance prestigieuse, puisqu'il était, parmi les successeurs potentiels du Confesseur, le seul descendant des Cerdicingas en ligne masculine directe ; depuis la mort de Harthacnut, il n'en existait plus aucun pour l'autre dynastie, celle de Jelling. Pourtant, il ne semble pas que ce proche parent du roi ait été mis en avant par Édouard. Certes, il fut élevé dans la maison royale et était bien identifié – sans doute aux côtés de ses sœurs, mais aussi du jeune Harold, fils de Raoul de Mantes – comme un de ces « enfants connus pour être parents de ce même roi »[74] ; au moins une source datant du règne d'Édouard lui accorde le titre de *clito*, et ce bien que son père n'ait pas été roi[75]. Il reste toutefois peu présent dans les listes de souscription des diplômes royaux[76], et aucun commandement régional ne lui a été confié, même de manière purement titulaire. Il faut dire qu'Edgar était

72 H. Tanner, « The Expansion… », *op. cit.*

73 N. Hooper, « Edgar Ætheling (b. 1052 ?, d. c. 1125) », dans *ODNB* ; Id., « Edgar the Ætheling: Anglo-Saxon Prince, Rebel and Crusader », *Anglo-Saxon England*, 14, 1985, p. 197-214.

74 *Vita Ædwardi regis*, I, 2, éd. cit., p. 24-25 : *pueros, qui ex ipsius regis genere dicebantur*.

75 *Eadgar clito* est mentionné, à la suite du roi et de la reine, dans une liste de confraternité du *Liber Vitae* du New Minster de Winchester (Londres, British Library, MS Stowe 944, fol. 29r) : P. Stafford, *Queen Emma and Queen Edith*, *op. cit.*, p. 269, et T. Licence, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, p. 120-122, attirent notre attention sur cet important document.

76 S. Baxter, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, p. 98-103 ; mais T. Licence, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, p. 120, observe que ce détail ne prouve pas la marginalisation d'Edgar, car il supposerait une forte continuité, qui n'est pas réellement prouvée, des usages diplomatiques depuis le règne d'Æthelred II ; de fait, les diplômes existants sont eux-mêmes en nombre trop réduit pour tirer des conclusions fermes à ce sujet.

jeune, peut-être même très jeune : en janvier 1066, il n'avait au plus qu'une quinzaine d'années et peut-être pas plus de 12 ans[77]. L'accession au trône d'un enfant n'était certes pas une chose impossible : elle avait déjà eu lieu en 978 quand Æthelred II, âgé de 10 à 12 ans, avait succédé à son frère assassiné[78], et elle venait de se produire en 1060 en France, où Philippe Ier avait été couronné à Reims à l'âge de 7 ans et était devenu seul roi à l'âge de seulement 8 ans. Mais les conditions propres à l'Angleterre des années 1065-1066 suggèrent que, même dans l'hypothèse (bien incertaine) où le roi Édouard aurait voulu faire du jeune Edgar son successeur – par exemple en exigeant des grands des serments dans ce sens[79] –, il aurait sans doute fallu deux ou trois ans de plus pour que le projet pût vraiment prendre forme[80].

En effet, le voyage calamiteux d'Harold en Normandie avait au moins servi à montrer que la succession serait très concurrentielle et que le duc Guillaume n'avait pas l'intention de renoncer à ses ambitions. C'est peut-être pour cette raison que le roi sur son lit de mort, puis les grands laïcs et ecclésiastiques le lendemain, n'ont pas souhaité confier le royaume à un tout jeune homme qui n'avait jamais exercé de fonction gouvernementale. Ils ont préféré le remettre à un quarantenaire dans la force de l'âge, diplomate, administrateur et chef militaire accompli, qui apparaissait comme le plus à même d'assurer la sécurité du royaume et les positions de pouvoir de l'*establishment* anglais. Par sa proximité avec l'archevêque Stigand de Cantorbéry, par son implantation foncière et son réseau de clientèle qui s'étendaient sur une bonne partie du territoire, mais aussi par l'alliance matrimoniale récemment conclue avec Edwin et Morcar, les deux jeunes *earls* de la maison de Leofric, Harold Godwineson était celui qui assurait à la fois la plus grande stabilité et les plus grandes garanties de continuité avec le régime précédent, dont il avait été un des principaux acteurs.

Rien ne permet donc de supposer que le jeune Edgar ait effectivement été considéré comme un candidat crédible en décembre 1065 et dans les premiers jours de janvier 1066, au moment de la mort du Confesseur ; tout laisse au contraire entendre que sa candidature n'a même pas été examinée. Pendant les mois qui séparent le 6 janvier du 14 octobre 1066, Edgar fut de toute évidence un fidèle sujet du roi Harold Godwineson. C'est pourquoi, s'il est vrai qu'Edgar a concouru en 1066, ce fut en réalité pour la succession d'Harold,

77 On ignore la date de naissance exacte d'Edgar, mais Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, V, éd. cit., p. 271-272, écrit qu'il avait le même âge que Robert Courteheuse : la plupart des spécialistes le font donc naître vers 1052, ce qui signifie qu'il avait environ 5 ans à son arrivée en Angleterre ; mais on peut sans difficulté lui accorder un an ou deux ans de moins.

78 L. Roach, *Æthelred the Unready*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2016, p. 77-79.

79 C'est l'hypothèse qu'avance T. Licence, « Edward the Confessor… », *op. cit.*, à partir d'une lecture peut-être un peu trop confiante de sources en réalité très allusives, principalement issues du Ponthieu.

80 De fait, ce n'est que deux ans après la Conquête normande qu'Edgar, alors âgé de 14 à 18 ans, se révolta pour la première fois contre Guillaume. Mais même alors, la fragilité de sa position le contraignit rapidement à se rallier au puissant roi des Danois, Sweyn Estrithson.

après la défaite de Hastings, et non pour celle d'Édouard. Ce n'est qu'après Hastings que quelques frémissements en sa faveur apparurent, en particulier de la part des Londoniens et de l'archevêque Ealdred d'York, et que les *earls* Edwin et Morcar envisagèrent de le mettre sur le trône. Mais ces velléités ne durèrent pas face à la réalité brutale de la force déployée par Guillaume : lorsque celui-ci eut enfin franchi la Tamise au début du mois de décembre, Edgar fut au nombre des grands qui firent leur soumission à Berkhamsted ; il assista au couronnement du Normand[81].

UNE PRATIQUE SUCCESSORALE EN ÉQUILIBRE INSTABLE

Il y a donc un paradoxe dans la succession d'Édouard le Confesseur. Le roi n'avait pas de fils, et aucune des deux dynasties qui avaient régné sur l'Angleterre au cours du siècle précédent ne pouvait mettre en avant un rejeton mâle adulte, suffisamment crédible pour être en mesure de s'imposer sans trop de contestations. Dans un tel contexte, les prétendants étaient potentiellement nombreux, puisque nous en avons compté pas moins de dix encore vivants au début de l'année 1064. Et pourtant, la succession des 5-6 janvier 1066 apparaît comme une des plus rapides et des plus consensuelles qu'ait connues le royaume dans les deux siècles qui l'encadrent. Désigné sur son lit de mort par son prédécesseur, Harold est devenu roi avec le soutien et le consentement de l'ensemble des grands laïcs et ecclésiastiques, avec lesquels il entretenait des relations de parenté, d'alliance, d'amitié ou de clientèle.

D'une certaine manière, la transition de janvier 1066, qui vit Harold succéder sans coup férir à son beau-frère Édouard, n'était donc pas aussi différente qu'il y paraît de celle du 8 juin 1042, qui avait vu celui-ci succéder sans difficulté à son demi-frère Harthacnut[82]. Comme en 1042, les candidats théoriques étaient assurément nombreux et le roi avait fait des promesses imprudentes à plusieurs d'entre eux : comme Harthacnut face à Magnus le Bon, Édouard en avait certainement laissé miroiter la perspective à Guillaume de Normandie, et peut-être à quelques autres (Edgar *ætheling* ? Tostig ?). Mais comme en 1042, les quelques mois précédant la mort du souverain avaient permis, aux yeux de l'élite dirigeante, d'éclaircir le tableau et de faire émerger un candidat relativement consensuel qui, le moment venu, a pu faire l'unanimité. La grande différence entre 1042 et 1066 tient donc au fait qu'à la mort d'Harthacnut, et pour des raisons très diverses (éloignement, difficultés sur d'autres terrains, proximité avec le nouveau roi, faiblesse, jeunesse), aucun des

81 *ASC* D, *s. a.* 1066, éd. cit., p. 80-81. L'épisode du bref « règne » d'Edgar à Londres entre octobre et décembre 1066 est analysé en détail par N. J. Higham, *The Death of Anglo-Saxon England*, Stroud, Sutton, 1997, p. 213-220.

82 J. R. Maddicott, « Edward the Confessor's Return », *op. cit.*

autres prétendants potentiels[83] n'était en mesure de faire valoir ses droits de manière un tant soit peu efficace : seul Magnus a peut-être protesté, mollement et sans conviction, et Édouard n'eut donc pas de concurrent. En 1066 au contraire, deux prétendants ont effectivement relevé le gant et ont levé des troupes pour défier Harold sur le seul terrain qui convienne, celui des armes : cela a suffi pour mettre en péril l'arrangement en apparence solide auquel tout l'*establishment* était parvenu.

Car les grands laïcs et ecclésiastique du *regnum Anglorum* n'étaient pas des électeurs au sens moderne du mot, ni même au sens qu'on donne à ce terme dans l'histoire du Saint-Empire. J'ai comparé plus haut, pour les besoins de la démonstration, la succession d'Édouard le Confesseur à l'élection présidentielle française, mais il faut évidemment insister sur le fait que le processus de désignation royale n'avait pratiquement rien à voir avec la pratique politique contemporaine. L'*electio* du roi par les grands ne se faisait pas selon des procédures relevant du vote et visant à dégager une majorité : elle consistait en une acclamation formelle du successeur qui, seul, se présentait devant l'« assemblée des sages » (*witenagemot*[84]), avec qui il échangeait des serments mutuels[85]. La procédure « élective » intervenait donc à l'issue d'une négociation entre l'impétrant et les élites politiques du royaume[86], et avait pour finalité de valider, en la munissant du consentement public de tous ceux qui comptaient dans le royaume et de tout le poids d'un rituel performatif, une situation déjà réglée en amont, plus ou moins rapidement et plus ou moins aisément, par celui qui avait réussi à s'imposer comme le meilleur candidat et à réunir autour de lui la plupart de ces « sages » (*witan*) dont le soutien publiquement démontré cautionnait sa prise de pouvoir.

---

83 On pourrait citer dès cette époque plusieurs des personnages déjà mentionnés : Magnus le Bon, Édouard l'Exilé, Sweyn et Beorn Estrithson, Gautier et Raoul de Mantes, Eustache de Boulogne. Il faudrait peut-être y ajouter le futur empereur Henri III, veuf depuis 1038 de Gunnhild, sœur d'Harthacnut, fille de Cnut et de la reine Emma : en 1041-1042, leur unique fille Béatrice, alors âgée de 4 ou 5 ans, était encore « disponible » pour transmettre ses éventuels droits sur l'Angleterre et le Danemark à un futur époux, puisque ce n'est que l'année suivante qu'elle devint abbesse des monastères royaux de Gandersheim et de Quedlinburg ; Henri mourut en 1056, et Béatrice en 1061. Voir T. Vogtherr, « Die salischen Äbtissinnen des Reichsstifts Quedlinburg », dans F.-R. Erkens et H. Wolff (dir.), *Von Sacerdotium und Regnum*, Cologne, Böhlau, 2002, p. 405-420.

84 Sur cette « institution », voir B. Yorke, « Council, King's », dans M. Lapidge *et al.* (dir.), *The Blackwell Encyclopaedia of Anglo-Saxon England*, Oxford, Blackwell, 2001, p. 124-125. L'étude la plus complète à ce jour porte sur le siècle précédent : L. Roach, *Kingship and Consent in Anglo-Saxon England, 871-978. Assemblies and the State in the Early Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 164-167 pour ce qui touche à l'élection royale.

85 Les grands du royaume juraient fidélité au nouveau roi, qui promettait quant à lui d'être pour eux un « bon seigneur » et de maintenir les lois de ses prédécesseurs : Guillaume lui-même allait se prêter à ce rituel lors de son couronnement à la Noël 1066. Voir G. Garnett, *Conquered England. Kingship, Succession, and Tenure, 1066-1166*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 3.

86 Ce processus de négociation et de reconnaissance pouvait d'ailleurs impliquer, comme le suggère J. R. Maddicott, « Edward the Confessor's Return », *op. cit.*, p. 664-666, une part assez importante des élites du royaume, et ne se limitait pas nécessairement aux cercles les plus proches du pouvoir.

Le fils unique d'un roi défunt, en bonne santé, dans la force de l'âge, recommandé par son père mourant, présent sur place pour revendiquer l'héritage, aurait évidemment eu toutes les chances de s'imposer sans peine comme le successeur naturel de son père ; mais cette situation ne s'est *jamais* présentée en Angleterre entre l'apparition du royaume des Anglo-Saxons sous le règne d'Alfred à la fin du IXe siècle et l'avènement d'Édouard II en 1307 ! On sait bien que l'Angleterre n'a pas connu d'équivalent du « miracle capétien », même si celui-ci n'est pas non plus sans ambiguïtés[87]. De fait, pendant toute la période (et même, en réalité, au-delà), la grande majorité des successions royales ont été problématiques et disputées, soit dès la mort du souverain, soit dans les mois ou les années qui ont immédiatement suivi.

Cette observation a un corollaire essentiel. Entre le Xe et le XIIe siècle en Angleterre, la stabilité et la durabilité d'une succession ne dépendaient pas seulement de la solidité et de la crédibilité des « droits » – en termes de généalogie, de respect des normes de désignation – de celui qui était parvenu à s'imposer ; elles ne dépendaient pas non plus de ses seuls atouts – le soutien dont il jouissait au sein de l'aristocratie, ses talents de gouvernant ou de chef d'armée, sa richesse et sa capacité à récompenser les hommes. Tout cela entrait certes en ligne de compte, mais ne suffisait pas. Ainsi le « sang royal » pouvait être un atout utile et recherché : Henri Ier, le fils du Conquérant de 1066, en jouerait avec finesse quelques décennies plus tard en épousant Édith-Mathilde, la fille de Marguerite et de Malcolm d'Écosse, nièce d'Edgar *ætheling* et descendante en droite ligne des Cerdicingas. De même, le soutien du monarque précédent (en particulier la désignation par celui-ci sur son lit de mort ou par testament) constituait une carte maîtresse : Harold en 1066, mais aussi Guillaume le Roux en 1087, la firent jouer sans rencontrer, du moins dans un premier temps, de véritable opposition. Enfin, il existait sans doute – même si les témoignages dans ce sens sont bien plus rares et souvent sujets à discussion[88] – des procédures de reconnaissance consensuelle d'un héritier du vivant du roi, impliquant les *witan* dans une cérémonie qui évoquait comme par anticipation l'*electio* à venir : Édouard lui-même avait peut-être été accueilli en Angleterre à la fin de 1041 dans le cadre d'un rituel de ce type[89], et l'on sait que Guillaume de Normandie affirmait avoir été reconnu comme l'héritier d'Édouard « non sans le consentement,

87 En effet, la succession dans le royaume franc occidental ne fut pas toujours aussi simple et linéaire qu'il y paraît ; mais la procédure consistant, chez les derniers Carolingiens comme chez les premiers Capétiens, à faire sacrer le fils aîné du roi (et lui seul) du vivant de son père permettait au moins de désigner clairement un héritier en le munissant d'une forte sacralité, et de se prémunir ainsi contre la division du royaume. Voir par ex. A. W. Lewis, *Le Sang royal. La famille capétienne et l'État, Xe-XIVe siècle*, Paris, Gallimard, 1981. Aucune procédure de ce type n'est attestée en Angleterre avant le sacre du « Jeune roi » Henri, fils d'Henri II Plantagenêt, en 1170.

88 G. Garnett, *Conquered England*..., *op. cit.*, p. 185-186.

89 J. R. Maddicott, « Edward the Confessor's Return », *op. cit.*

et même le conseil, des grands », qui auraient confirmé cet engagement « par un serment de leurs mains »[90].

Mais l'important ici est de reconnaître qu'aucun de ces divers « atouts » – naissance, désignation par le roi, reconnaissance par les grands – ne suffisait à garantir à l'héritier, fût-il « naturel », une succession automatique. Comme l'a récemment observé David Bates, l'*establishment* politique du royaume des Anglais avait pris l'habitude – en particulier depuis la grave crise des années 1013-1017, qui avait vu se dérouler de manière très rapide pas moins de cinq transitions – de s'ajuster à la situation de fait, et de trouver des éléments de légitimation et de continuité à chaque fois que la succession s'annonçait ou s'avérait emprunter de nouveaux chemins[91]. S'il est vrai qu'à chaque transition, l'Angleterre semble avoir été au bord de la guerre civile, l'élite parvenait le plus souvent à mettre en œuvre les compromis et les arrangements nécessaires pour l'éviter et pour reconnaître les « droits » du candidat le plus fort, faisant ainsi en sorte que « tout change pour que rien ne change ». Cette habitude était à double tranchant : d'une part, elle garantissait une certaine stabilité des structures, comme l'avaient démontré la manière dont Cnut le Grand s'était coulé dans les usages de la monarchie ouest-saxonne, puis celle dont Édouard le Confesseur s'était adapté à ceux du régime anglo-danois ; mais cela signifiait aussi qu'aux yeux d'une aristocratie rompue aux compromis et aux accommodements, n'importe quel prétendant pouvait faire l'affaire[92] et que même les droits les plus « légitimes » ne prémunissaient pas leur détenteur contre de mauvaises surprises.

Tout autant qu'à la légitimité, à la solidité et à la crédibilité du nouveau roi, il fallait donc faire place à la possibilité pour ses concurrents potentiels de revendiquer pour eux la royauté ; en effet, même s'ils avaient été écartés de la succession dans un premier temps, d'autres compétiteurs pouvaient toujours, par la persuasion ou par la force, tenter de convaincre l'*establishment* de se rallier à eux. Dans une large mesure, un règne stable et efficace était donc promis à celui qui, par habileté ou par le jeu des circonstances, parvenait à maintenir tous ses concurrents potentiels dans la position de « petits candidats » ou, encore mieux, de « candidats empêchés », et qui ne voyait pas émerger face à lui de vrais « grands candidats ». Même un héritier dont la position était apparemment incontestable en termes de « droit » ou de

90 Guillaume de Poitiers, *Gesta Guillelmi*, II, 12, éd. cit., p. 120-121 : « *neque id absque suorum optimatum consensu, uerum consilio* […], *qui etiam iureiurando suis manibus confirmauerunt* ». L'historicité de cet épisode reste discutée : voir F. Barlow *Edward the Confessor, op. cit.*, p. 107-109, et D. Bates, *William the Conqueror, op. cit.*, p. 108 *sq*.

91 D. Bates, *William the Conqueror*, *op. cit.*, p. 24 et 67.

92 À condition, bien entendu, qu'il fût assez souple pour jouer le jeu : or la souplesse et le sens du compromis n'étaient probablement pas les qualités premières du duc Guillaume de Normandie. Voir ici encore *ibid.*, p. 260 et 517, sur le *sense of entitlement* de Guillaume : celui-ci n'avait pas le sentiment d'avoir acquis son royaume à l'issue d'un compromis, mais bien en raison de son « droit » – droit héréditaire, droit dérivé de la promesse de son prédécesseur, et bien sûr droit de conquête.

« légitimité » pouvait faire face à des contestations vigoureuses, et parfois efficaces : songeons à Édouard l'Ancien (899-924), fils aîné et adulte d'Alfred le Grand, qui dut tout de suite affronter son cousin Æthelwold, fils d'un frère aîné de son père[93] ; à Eadwig (955-959), qui deux ans après avoir succédé sans encombres à son oncle Eadred, fut « lâché » par les grands de Mercie et de Northumbrie, qui mirent sur le trône son jeune frère Edgar[94] ; ou encore à Mathilde, fille d'Henri Ier (1100-1135), qui malgré tous les serments que, dès 1127 et à plusieurs reprises, son père avait exigés des grands, fut « coiffée au poteau » par son cousin Étienne de Blois[95].

Harold Godwineson, devenu roi avec le consentement de tous les grands du royaume, n'était donc pas *a priori* promis à un règne moins long et moins stable que celui d'Édouard le Confesseur. Son échec ne tient pas essentiellement à une faiblesse de sa position en termes de légitimité : quelques décennies plus tôt, les « droits » très fragiles de Cnut ne l'avaient pas empêché de régner sans véritable contestation pendant près de vingt ans ; ajoutons que les « droits » de ses concurrents Harald et Guillaume n'étaient ni plus ni moins contestables que les siens, et qu'Harold avait pour lui d'avoir été désigné par le roi mourant, puis « élu » par les *witan* conformément à l'usage en vigueur. Son échec ne tient pas non plus à l'existence face à lui de nombreux concurrents potentiels : il y en avait presque autant en 1042 qu'en 1066, et pourtant Édouard n'avait rencontré sur sa route aucun compétiteur sérieux. La chute d'Harold tient donc surtout à l'émergence, parmi les candidats potentiels, de deux « grands candidats », capables et désireux de le défier sur son terrain. Les chroniqueurs et historiens du temps, même quand ils simplifient de manière radicale le jeu politique de l'année 1066, n'ont donc pas eu entièrement tort de réduire ces affrontements à une partie disputée entre trois concurrents. Harold, Harald et Guillaume étaient bien ceux qui comptaient – mais avant tout parce que les autres n'ont pas pu ou su compter.

Résumé

Harold, Harald, Guillaume et les autres : prétentions et prétendants à la succession d'Édouard le Confesseur (1042-1066). - Les événements de l'année 1066 en Angleterre sont souvent ramenés à une compétition entre les trois principaux candidats à la succession du roi Édouard le Confesseur. En réalité, si l'on prend en compte l'ensemble du règne (1042-1066) et si l'on élargit le cercle de la compétition à tous ceux qui, pour des raisons diverses, n'ont pas pu ou souhaité tenter leur chance cette année-là, on se rend compte que le nombre d'héritiers potentiels était beaucoup plus

93 R. Lavelle, « The Politics of Rebellion: The Ætheling Æthelwold and West Saxon Royal Succession, 899-902 », dans P. Skinner (dir.), *Challenging the Boundaries of Medieval History: The Legacy of Timothy Reuter*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 51-80.

94 S. Jayakumar, « Eadwig and Edgar: Politics, Propaganda, Faction », dans D. G. Scragg (dir.), *Edgar, King of the English 959-975. New Interpretations*, Woodbridge, Boydell, 2008, p. 3-58.

95 E. King, *King Stephen*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2010, p. 30-39.

important. En l'absence de successeur clairement et unanimement reconnu du vivant du roi, plusieurs de ses parents, lointains ou éloignés, en Angleterre, en Scandinavie ou dans le Nord de la France, ont été effectivement considérés comme des successeurs potentiels ou auraient pu être mis en avant à divers moments du règne. À travers l'étude d'une pratique successorale en équilibre instable, cet article permet donc de réfléchir à la nature du pouvoir royal dans l'Angleterre du XIe siècle.

Mots-clés : Angleterre - 1066 - Édouard le Confesseur - pouvoir royal - succession royale

Abstract

Harold, Harald, Guillaume and others: pretensions and pretenders to the succession of Edward the Confessor (1042-1066) - The events of the year 1066 in England are often reduced to a competition between the three main candidates for the succession of King Edward the Confessor. In reality, if we take into account the whole of the reign (1042-1066) and if we widen the circle of the competition to all those who, for various reasons, could not or wished not to try their luck that year, we realize that the number of potential heirs was much larger. In the absence of a successor clearly and unanimously recognized during the lifetime of the king, several of his relatives far or distant, in England, Scandinavia or the north of France, were actually considered as potential successors or could have been put forward at various times of the reign. Through the study of inheritance practices during an unstable equilibrium, this article allows us to reflect on the nature of royal power in 11th century England.

Keywords: England - 1066 - Edward the Confessor - royal power - royal succession

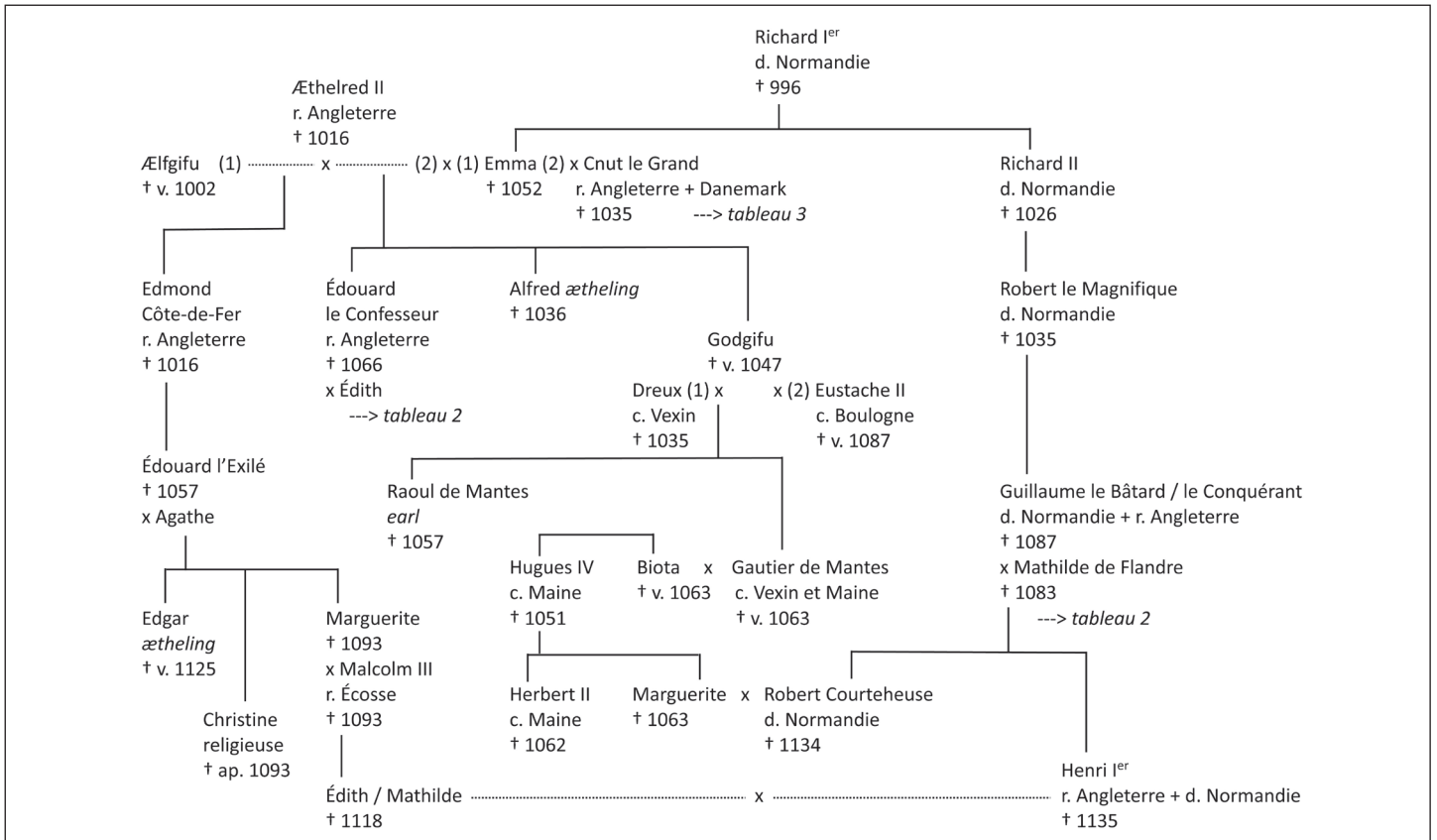


Fig. 1 - Succession, généalogies

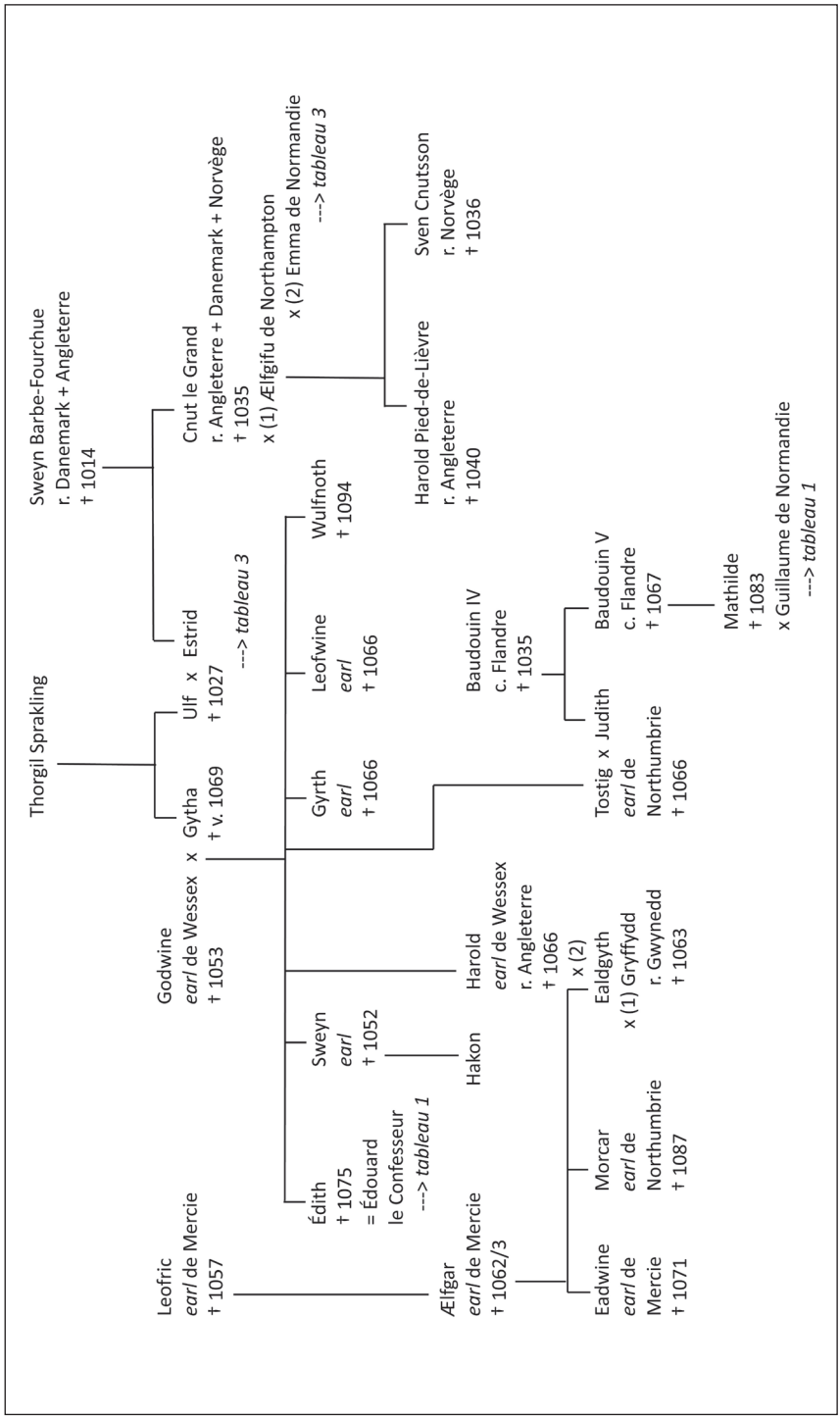


Fig. 2 - Succession, généalogies

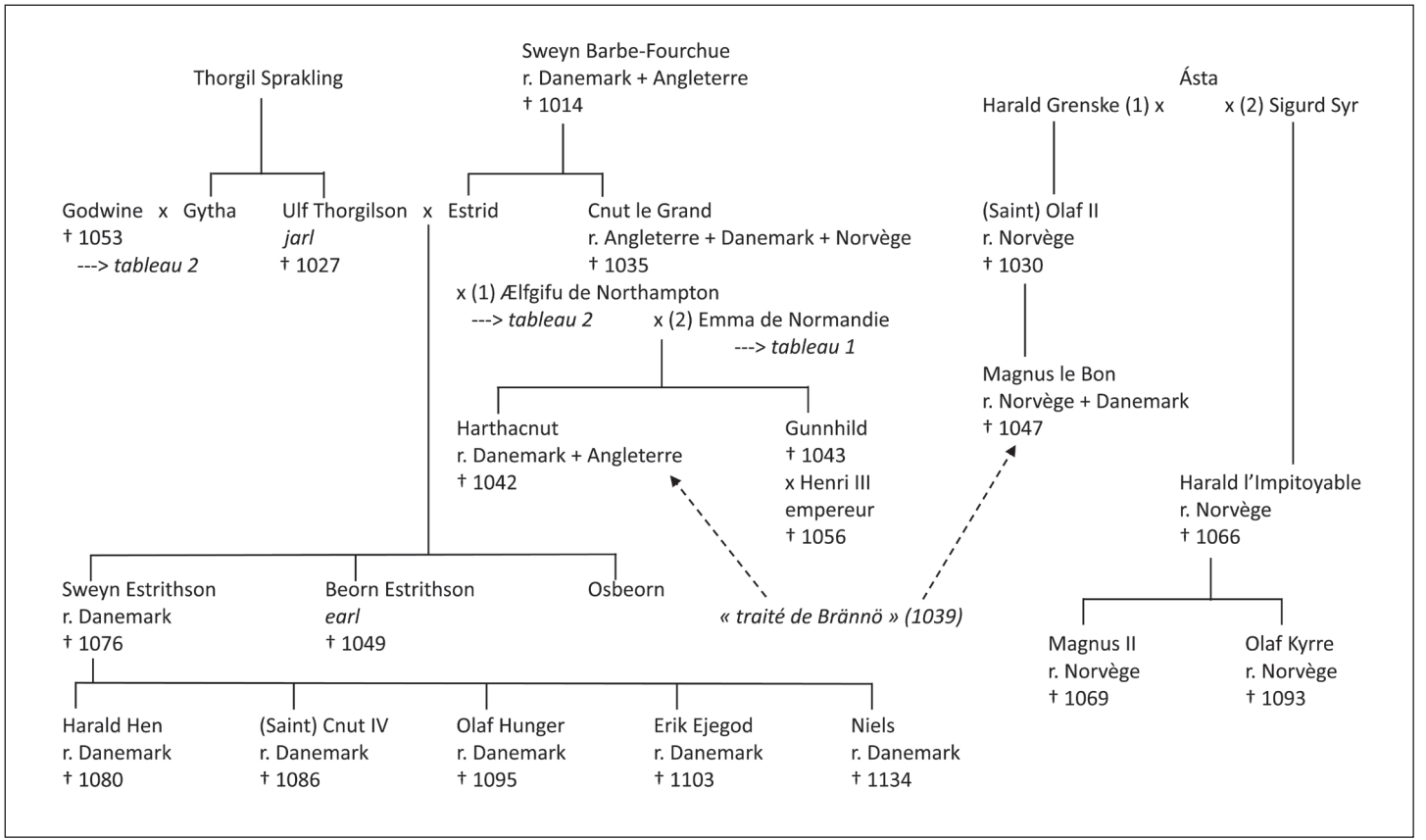


Fig. 3 - Succession, généalogies

69e année
N° 1, janvier-juin 2019

Annales de Normandie

Revue semestrielle d'études régionales

Introduction
Dan Ioan Mureşan, *950 ans après : de l'actualité d'un passé (re)composé*

Pierre Bauduin, *La Normandie avant 1066 : quelques lectures contemporaines (1966-2016)*

Alban Gautier, *Harold, Harald, Guillaume et tous les autres : prétentions et prétendants à la succession d'Édouard le Confesseur*

Catherine Letouzey-Réty, *Les abbesses de la Trinité de Caen et l'Angleterre*

Kelly DeVries, *« Achilles versus Hector or Aeneas versus Turnus » : the battle of Hastings revisited*

Pierre Bouet et François Neveux, *La Tapisserie de Bayeux et les sources écrites. Deux points de vue complémentaires sur la bataille d'Hastings*

Dan Ioan Mureşan, Ego Wilhelmus victoriosus Anglorum basileus. *Les circonstances de la synthèse impériale anglo-normande*

Annick Peters-Custot et Fanny Madeline, *De Guillaume Ier à Roger II. Autour de l'impérialité des premiers couronnements royaux normands (1066-1130)*

Jean-Philippe Genet, *Guillaume le Conquérant a-t-il rattaché l'Angleterre au Continent ?*

Conclusion : David Bates

Compte rendu de soutenance de thèse

Fabien Paquet, *Des crosses et des couronnes. Pouvoirs abbatiaux et pouvoirs royaux dans le diocèse de Rouen (fin du XIIe-milieu du XVe siècle)* (Martin Bostal)

Photo de couverture :
Benedictionale Wintoniense [dit « Bénédictionnaire de Winchester »], XIe siècle, f. 111 r., détail ;
Bibliothèque nationale de France. Département des Manuscrits. Latin 987

I.S.S.N. 003-4134
I.S.B.N. 978-2-902239-42-9

Prix du numéro
20 €

69e année, N° 1, janvier-juin 2019
Annales de Normandie